

Jean-Charles Falardeau (1914-1989), sociologue et universitaire
Jean-Charles Falardeau (1914-1989), sociologist and academic

Marcel FOURNIER

Volume 21, Number 1, Spring 1989

Talcott Parsons : Relectures

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001254ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001254ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

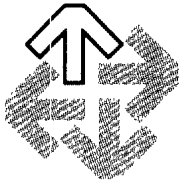
1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

FOURNIER, M. (1989). Jean-Charles Falardeau (1914-1989), sociologue et universitaire. *Sociologie et sociétés*, 21(1), 205–207.
<https://doi.org/10.7202/001254ar>

Jean-Charles Falardeau (1914-1989), sociologue et universitaire



Dans l'histoire de la sociologie au Québec, Jean-Charles Falardeau occupe une place centrale: il est le premier d'une génération de jeunes professeurs et de chercheurs qui donnent aux sciences sociales, dans les années 1940 et 1950, une orientation nettement académique et scientifique et qui inventent le «métier d'universitaire». Sa contribution personnelle est considérable, capitale même: dès 1943, enseignement et recherche en sociologie; traduction de la monographie de E. C. Hughes, *French Canada in Transition*; pendant près de dix ans direction du département de sociologie de l'Université Laval et création en 1960 de la revue *Recherches sociographiques*; participation active aux sociétés savantes et organisation de colloques, dont l'important colloque sur les «Répercussions sociales de l'industrialisation dans la Province de Québec», publication de livres et de nombreux articles dont plusieurs en langue anglaise, etc. L'on raconte que quelques années avant de prendre sa retraite, Jean-Charles Falardeau aurait été abordé par un étudiant qui, intimidé, lui aurait témoigné son admiration dans les termes suivants: «C'est très intéressant de discuter avec vous, M. Falardeau. Nous avons l'impression, ce qui est rare, de parler à une institution.»

Lorsque j'ai entrepris au début des années 1970 mon étude sur le développement des sciences sociales, j'ai voulu rencontrer ceux qui avaient contribué directement à la mise sur pied de départements et de programmes d'enseignement universitaire. Pour la sociologie, le nom de Jean-Charles Falardeau, dont je connaissais bien les écrits, s'est imposé immédiatement: il était celui à qui le sociologue américain Everett-C. Hughes avait dédié son «Programme de recherches sociales pour le Québec» (1945) et qui dans les années 1950 était présenté par Philippe Garigue, alors doyen de la faculté des Sciences sociales de l'Université de Montréal, comme «le chef de file de l'École de Laval».

D'une grande urbanité, Falardeau s'est plié au jeu de l'entrevue, d'abord à Caen où il était professeur invité et ensuite à Québec; avec un grand plaisir, il m'a fait le récit de sa propre carrière et l'histoire de la faculté des Sciences sociales de l'Université Laval: l'une et l'autre sont étroitement reliées, inséparables. Il suffit de suivre attentivement l'itinéraire de Falardeau (études en droit, philosophie et en sciences sociales à l'Université

Laval, études en sociologie avec Hughes, Park et Burgess à l'Université de Chicago, premières recherches empiriques, etc.) pour saisir la signification sociale que les sciences sociales pouvaient revêtir dans les années 1940 et 1950: à la fois pour une jeune génération d'intellectuels et pour la société québécoise, il s'agit d'une rupture d'avec la Tradition. Il faut alors de l'audace et du courage pour se lancer dans une telle aventure intellectuelle.

J'ai gardé le souvenir d'un homme d'une rare distinction: fine moustache bien taillée, tenue soignée, porte-cigarette et Gauloises. Sa maîtrise parfaite de la langue française et sa très grande culture impressionnaient: il pouvait débattre avec aisance autant de l'œuvre de Joyce que des théories sociologiques ou des structures sociales du Canada français. Lorsqu'il s'agissait de son département ou de sa faculté, Falardeau n'hésitait pas à faire l'éloge de ceux et de celles qu'il avait côtoyés. Parfois, dans son regard, pointait une certaine tristesse, peut-être de l'amertume: il avait consacré avec passion sa vie à un métier et à une œuvre sans obtenir des milieux intellectuels et universitaires toute la reconnaissance qu'il méritait. Sans le dire, Falardeau voulait que l'on fasse pour lui ce qu'il avait fait pour Léon Gérin: maintenir sa mémoire vivante. Un chapitre de mon ouvrage, *L'Entrée dans la Modernité. Science, culture et société au Québec* (Montréal, Saint-Martin, 1986) est consacré à «Jean-Charles Falardeau, un intellectuel à la rencontre de deux mondes».

Si l'on voulait résumer son œuvre, l'on pourrait dire qu'elle suit, comme celle du sociologue français Émile Durkheim (dont il a subi, reconnaît-il lui-même, l'influence), une trajectoire qui va de l'étude de l'infrastructure et de la morphologie à celle de la culture et de l'imaginaire: d'abord des analyses de l'évolution de la population et des groupes professionnels et occupationnels à Québec, des monographies de communautés rurales et de paroisses et des études de la structure sociale avec ses élites traditionnelles et nouvelles (textes dans *Essais sur le Québec contemporain* et dans *La Dualité canadienne*); ensuite dans les années 1960, élaboration d'une histoire sociale des idées à partir du XIX^e siècle (*L'Essor des sciences sociales au Canada français, Étienne Parent*) et étude de la littérature et de l'imaginaire (*La Société et son roman. Imaginaire social et société*). Enfin, tout au long de sa carrière, Falardeau se soucie de mieux faire connaître sa discipline: il écrit de nombreux articles dans lesquels il prend la défense de la sociologie, en décrit la démarche, en délimite les frontières (par rapport à la philosophie et à la géographie) et en retrace, pour le Canada, l'histoire. L'ouvrage qu'il publie en collaboration avec Philippe Garigue, *L'Habitant de Saint-Justin*, réunit certains des textes qu'il a consacrés au premier sociologue canadien, Léon Gérin.

Par son enseignement et ses recherches, Falardeau est un véritable maître, mais il refuse d'être un maître d'école. Dès le début des années 1940, souhaitant que l'on «apprenne à comprendre le Canada français en-deçà de la théologie et au-delà des habitudes nationalistes», il écrit: «Il est grand temps que nous nous mettions, avec patience et sincérité, à l'étude de notre société¹.» Et il ajoute: «Un tel effort d'objectivation entraînera une plus grande autodétermination et une libération².» Cette seule volonté d'«être réaliste» et de fournir un «effort d'objectivation» a un impact politique considérable et provoque au lendemain de la Seconde Guerre mondiale ce que Falardeau nommera une «démystification et un décrochage idéologique». Ce sera la critique du traditionnalisme et la contestation du régime duplessiste. Falardeau s'engage alors dans les débats publics: collaboration à la revue coopérative *Ensemble*, publication de réflexions et d'analyses politiques dans *Le Devoir* et dans *Cité libre*, préface du livre publié par P. E. Trudeau sur *la Grève de l'amiante*, participation aux congrès de l'Institut canadien des affaires publiques. Mais sauf quelques rares exceptions, ses interventions ne sont jamais directement politiques ni

1. J.-C. Falardeau, «Avant-propos», dans J.-C. Falardeau, *Essais sur le Québec contemporain*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1953, p. 16.

2. J.-C. Falardeau, «Perspectives» dans J.-C. Falardeau, *op. cit.*, p. 256.

immédiatement partisans: plus sensible aux problèmes sociaux et culturels qu'aux questions purement politiques, Falardeau s'inquiète plus de l'avenir de la culture et de la langue françaises au Québec que de l'évolution des relations constitutionnelles. La «modernisation de la société québécoise» avec les phénomènes d'industrialisation, d'urbanisation et d'américanisation est au centre de ses préoccupations: il a conscience que ce n'est pas «en dissertant *a priori* sur un ton lyrique ou apologétique que nous parviendrons à les [ces phénomènes] comprendre d'abord ni ensuite à leur appliquer les politiques les plus adéquates³».

Jean-Charles Falardeau est tout le contraire d'un doctrinaire attentif aux conjonctures; il évolue avec la société qu'il observe et, si nécessaire, il nuance et il modifie ses points de vue; aux querelles partisans, il veut substituer les discussions sereines, franches. D'ailleurs, lui-même n'hésite pas à rappeler à ses collègues les exigences de toute activité universitaire, dont la première est d'être indépendante de tout pouvoir, politique ou religieux; il dénonce la «facilité, le laisser-aller et la médiocrité»: au dogmatisme et au sectarisme, il préfère le «souci d'objectivité et l'esprit inventif». Avec Falardeau, la sociologie prouve, pour reprendre ses propres expressions, «son assurance et sa maturité⁴».

Marcel Fournier

3. J.-C. Falardeau, «Analyse sociale des communautés rurales», Cahiers de la faculté des Sciences sociales de l'Université Laval, 3, 4, 1944, p. 5.

4. J.-C. Falardeau, «Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec», *Recherches sociographiques*, XV, 2-3, mai-août 1974, p. 159.